LABOULBENE

HIST. PAM.

A. LABOULBÈNE

L'HOPITAL DE LA CHARITÉ

DE PARIS

1606-1878

HISTOIRE DE LA MÉDECINE

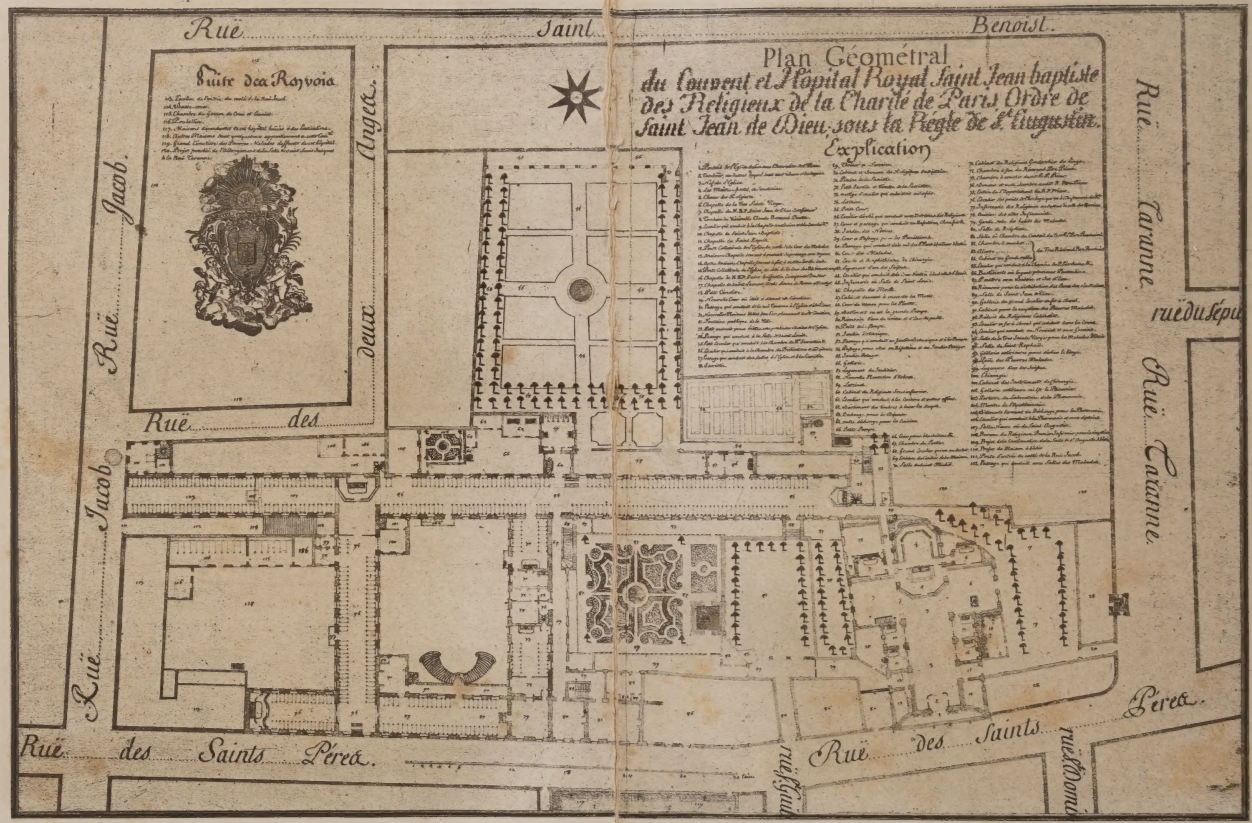
L'HOPITAL DE LA CHARITÉ

DE PARIS

1606—1878

Paris. — Imprimerie Cusset et Cᵉ, rue Montmartre, 123.

X107026



Holog. Dujardin

Imp. Eudes

L'HÔPITAL DE LA CHARITÉ
au XVII.me Siècle

HISTOIRE DE LA MÉDECINE

L'HOPITAL DE LA CHARITÉ

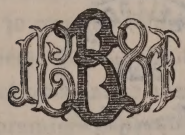
DE PARIS

1606-1878

PAR

A. LABOULBÈNE

MÉDECIN DE L'HOPITAL DE LA CHARITÉ
AGRÉGÉ LIBRE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE



PARIS

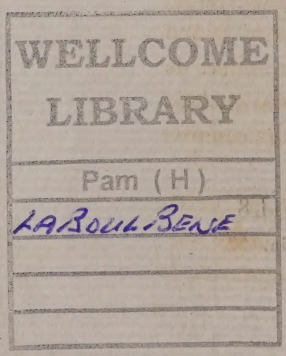
LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS
Rue Hautefeuille, 19, près le boulevard Saint-Germain.

1878

GF 71
PARIS : Hospitals (Hôpital de la Charité) : 17-19 cent.

EXTRAIT DE LA GAZETTE MÉDICALE DE PARIS
Novembre et décembre 1878.

Avec le plan géométral en héliogravure
du Couvent et Hôpital Royal Saint-Jean-Baptiste des Religieux de la Charité de Paris
ordre de Saint-Jean-de-Dieu,
au 18e siècle.



332005

L'HOPITAL DE LA CHARITÉ DE PARIS

1606—1878

Messieurs,

En prenant aujourd'hui la parole, je cède à de bienveillantes amitiés et surtout à un vif désir de vous être utile. Certes, vous ne manquez pas de sources d'instruction ; la Faculté et les hôpitaux vous offrent largement de toutes parts l'enseignement théorique et clinique. Et cependant, vous m'avez souvent demandé, pendant nos entretiens du matin au lit des malades, de vous exposer à l'amphithéâtre les sujets spéciaux auxquels je ne pouvais donner un développement suffisant.

Pour la première fois, je commencerai à cette place des leçons cliniques ; je les continuerai tous les huit jours. Vous savez que j'aime l'enseignement, et que j'aime aussi ce vieil hôpital de la Charité où j'ai fait mes premiers pansements, salle Sainte-Vierge, où j'ai passé mon année d'externat, où je suis revenu faire, quand j'ai eu l'heureuse chance d'avoir la médaille, mes deux années de prolongation. Chef de service, je veux y rester pendant les quelque quinze ans de pratique hospitalière que j'ai le bonheur de compter encore.

Une première leçon comporte des priviléges, car on ne la fait qu'une fois ; j'ai donc choisi avec prédilection le sujet que je traiterai devant vous et j'ai pensé que l'histoire de l'hôpital de la

Charité, dans lequel nous nous trouvons, aurait pour nous tous un véritable intérêt. M'étant arrêté à cette idée, voulant en poursuivre la réalisation, des difficultés auxquelles j'étais loin de m'attendre ont surgi dès le début. J'ai voulu consulter les archives de l'hôpital de la Charité, mais elles avaient été envoyées au chef-lieu de l'Assistance publique et détruites dans l'incendie de la Commune. Il ne reste absolument rien à l'hôpital, à peine quelques notes, et, le croiriez-vous, les noms de M. Cruveilhier, de M. Andral, de M. Rayer n'y sont pas inscrits. De même, à l'administration centrale, presque tout a disparu; M. Léon Grou, sous-chef du personnel, n'a pu me fournir qu'une pièce importante et M. Husson, dans son Étude sur les hôpitaux de Paris, n'a donné que quelques lignes sur l'hôpital de la Charité, sans même en dresser le plan (1). Je me suis adressé aux bibliothécaires de la Faculté et de l'Académie, et, avec une complaisance que je ne saurais trop reconnaître, MM. Chéreau, René Briau et Dureau m'ont fourni de précieuses indications. Toutefois, leur zèle n'a pu combler des lacunes irréparables; ils ont reconnu eux-mêmes l'absence de presque tous les documents. Loin de m'abattre, ces difficultés ont aiguillonné mon désir; j'ai persisté dans mon projet, j'ai trouvé dans les bureaux de l'économat le vieux plan jauni que je place sous vos yeux; parcourant l'hôpital, aidé par le directeur, M. Baudry, et par l'économe, M. Valdruche, j'ai fouillé tous les recoins pour chercher les transformations successives et m'en rendre compte. Enfin, j'ai coordonné les notes que j'ai pu recueillir; avec elles, je ne me flatte point de faire l'historique complet de la Charité, mais seulement d'en tracer une ébauche; je vais l'essayer devant vous.

(1) Armand Husson, *Etude sur les hôpitaux, considérée sous le rapport de leur construction, de la distribution de leurs bâtiments, de l'ameublement, de l'hygiène et du service des salles de malades*, p. 16, grand in-4°, avec planches, 1862.

§ I.

Vous avez dû remarquer, en voyageant, que, pour juger de l'aspect d'une ville ou d'un endroit inconnu, il faut gravir un endroit élevé, un point culminant. Pour avoir sous les yeux l'ensemble de Paris, il faut être sur les tours Notre-Dame, sur l'Arc-de-l'Étoile; pour Lyon, se trouver à Fourvières; pour notre regretté Strasbourg, en haut de la cathédrale; à Grenoble et à Perpignan, sur les remparts de la citadelle. La vue découvre la ville et ses environs.

Mais, quand il faut apprécier un endroit restreint, par exemple notre établissement hospitalier, on n'a plus la même ressource. Il reste l'état présent, il faut remonter ou s'élever, pour ainsi dire, jusqu'au passé; il faut, de plus, connaître le quartier, l'endroit où la Charité s'est développée. Je tiens à vous montrer ce cadre ancien et moderne, dans lequel vous verrez peu à peu se dessiner le tableau avec les personnages qui l'ont animé.

Le quartier de Saint-Germain-des-Prés, dans lequel se trouve notre hôpital, est tout à fait historique. La célèbre Abbaye de Saint-Germain, avec son église romane établie sur l'emplacement d'un petit temple dédié à Isis, fut longtemps l'une des plus importantes de notre pays. Fondée par le roi Childebert, troisième fils de Clovis, en l'an 543, ou peut-être 555 (1), quelques années après sa seconde guerre en Espagne, l'Abbaye comprenait à son origine le fief d'Issi et s'étendait depuis le petit Pont, la rue de la Huchette, la rue de la Harpe, l'enclos des Chartreux, le grand chemin de Vanves jusqu'au rû de Sève (ruisseau de Sèvres) qui vient à la rivière de Seyne.

L'Abbaye fut plusieurs fois ravagée, brûlée et détruite par les Normands en 845 et 885. L'église avait été consacrée par Saint-

(1) Jaillot, *Recherches critiques historiques et topographiques sur la ville de Paris, depuis ses commencements connus jusqu'à présent, avec plan de chaque quartier*, XXe quartier, Saint-Germain-des-Prés, pages 19 et 22, in-8°, Paris, 1775.

Germain, le 23 décembre 558, sous le vocable de Saint-Vincent et Sainte-Croix ; elle était couverte de cuivre, et le peuple l'appela Saint-Germain-le-Doré, après que le corps de l'évêque y eut été transporté en 754. Les bâtiments, situés au milieu d'une grande prairie, la firent surnommer Saint-Germain-des-Prez.

L'église actuelle a été réédifiée par Morard en 990 ; elle ne fut dédiée et consacrée que le 21 avril 1163 par le pape Alexandre III. Vous pouvez, en sortant d'ici, remarquer la grosse tour où se trouve la porte d'entrée ; elle est carlovingienne, avec ses fenêtres à plein cintre, ses contreforts droits (1). Il existait deux autres tours latérales placées de chaque côté du chœur, en arrière du transept ; vous en acquerrez la preuve en regardant le profil de l'église sur le boulevard Saint-Germain et dans la rue actuelle de l'Abbaye. L'intérieur offre un spécimen du style roman ; il est enrichi des peintures de Flandrin ; il a renfermé les tombeaux d'un grand nombre de rois, d'abbés et les restes de Descartes.

Les principaux religieux de l'abbaye de Saint-Germain ont été des bénédictins, qui réunirent une bibliothèque très-remarquable et un riche cabinet d'antiquités.

Les abbés étaient des gens de marque, cardinaux ou princes du sang. Guillaume Egon, cardinal, landgrave de Fürstenberg, prince de Strasbourg, abbé de Saint-Germain-des-Prez, a donné son nom à la rue qui conduit au vieux palais abbatial, où se tiennent les séances des Sociétés de chirurgie, médicale des hôpitaux, etc. Autour de ce palais étaient la rue Childebert, disparue pour le percement du boulevard et les rues Cardinale et Abbatiale. La rue Bourbon-le-Château doit son nom au cardinal Henry de Bourbon, autre abbé de Saint-Germain. La rue de Verneuil a été ainsi nommée en souvenir d'Henry de Bourbon, duc de Verneuil, abbé de Saint-Germain-des-Prez, et fut percée sur le grand Pré-aux-Clercs vers l'an 1640.

(1) Voyez l'*Histoire de l'Abbaye royale de Saint-Germain-des-Prez*, par Dom Jacques Bouillart, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, p. 309, pl. 2 et pl. 9, in-folio, avec gravures. Paris, 1724.

Je viens de parler du Pré-aux-Clercs, c'est-à-dire du Pré-aux-Escholiers ou étudiants, et je dois vous donner un aperçu de cet endroit célèbre (1). Il s'étendait de l'abbaye de Saint-Germain jusqu'à la plaine de Grenelle, dans la campagne. La seigneurie du Pré-aux-Clercs appartenait à l'Université; le pré était séparé en deux par un canal de 13 à 14 toises, qui, partant des fossés de l'Abbaye, allait se rendre dans la Seine en traversant le terrain où se trouve l'Ecole des Beaux-Arts. Ce canal portait le nom de Petite-Seyne. La partie du pré qui était du côté de la ville, à l'est, était le Petit-Pré, et celle qui allait dans la campagne, à l'ouest, était le Grand-Pré-aux-Clercs (2).

L'Université et les religieux de Saint-Germain eurent de nombreuses contestations au sujet du Pré-aux-Clercs, terre de franc-alleu. Dès 1540, divers terrains du Petit-Pré furent aliénés, et les rues du Colombier et des Marais (aujourd'hui rue Jacob et rue Visconti) commencèrent par quelques maisons.

L'Université céda dix arpents du Grand-Pré à la reine Marguerite, en juillet 1606; ces terrains furent donnés par elle aux Augustins réformés. Peu après on dressa la rue de l'Université, prise sur le Grand-Pré, ainsi que les parties riveraines de la rue Saint-Père et de la rue du Bac. La rue Saint-Père, dont il sera longuement question, devait son nom à une ancienne chapelle dédiée à saint Pierre et dépendante de l'Abbaye.

Avant que le Pré-aux-Clercs fût couvert de maisons et de bâtiments, le Recteur de l'Université, accompagné des quatre Procureurs, des quatre Intrans et des huit Bedeaux des Nations, prenait tous les ans, le lendemain de Pâques, possession dudit Pré.

Vous voyez déjà se dessiner auprès de l'Abbaye plusieurs voies,

(1) Henri Sauval, *Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris*, 3 vol. in-folio. Paris, 1724. (*Pré-aux-Clercs*, t. II, p. 367).

(2) Piganiol de la Force, *Description de Paris, de Versailles, de Marly, etc.*, t. VII, contenant le quartier de Saint-Germain-des-Prez, p. 90 et suiv., nouvelle édition, in-12, Paris, 1742.

au milieu desquelles sera l'hôpital de la Charité. Voici l'origine de quelques autres : La rue Saint-Benoît n'était, au début, qu'un chemin longeant le fossé de l'Abbaye ; elle tire son nom du fondateur des Bénédictins. La rue Sainte-Marguerite a été nommée ainsi en l'honneur de la reine Marguerite, première femme de Henri IV. La rue Taranne, qui vient de disparaître pour le percement du boulevard Saint-Germain, s'appelait d'abord rue de la Courtille et bordait la Courtille ou clos de l'Abbaye ; elle fut désignée de Tarennes, et par corruption Taranne, parce que Jean et Christophe de Tarennes y avaient plusieurs maisons et jardins.

Dans un titre de 1542, figure le Chemin-aux-Vaches, autrement dit : de la Justice, parce que le pilori de l'Abbaye était situé au bout de ce chemin, près l'esplanade actuelle des Invalides. Le Chemin-aux-Vaches se continuait avec ce qui a été la rue Taranne. Les religieux de Saint-Dominique firent donner le nom de leur fondateur au chemin qui allait du Pré-aux-Clercs à la plaine de Grenelle, et, en 1643, placèrent aux deux extrémités cette inscription : rue Saint-Dominique, jadis des Vaches. Un mot pour la rue de Grenelle. Sur l'emplacement de l'Ecole militaire se trouvait une garenne que les titres latins nomment Garanella ; les traducteurs ont écrit Guernelles, Guarnelles, Garnelle et Grenelle. Le chemin qui s'y rendait s'est appelé successivement le Chemin-Neuf, le chemin de Garnelle et finalement la rue de Grenelle.

Pour clore ce cadre primitif, je préciserai l'origine du Pont-Royal et du quai Malaquais. Un bac ou barc (*barca*, barque), établi en 1550, mettait en communication les deux rives de la Seine au bout de la voie dite du Bac, lorsque, en 1632, le sieur Barbier, directeur des bois de l'Ile-de-France, fit construire un pont de bois près de cet endroit (1). On le nomma d'abord le Pont-Barbier, puis le Pont Sainte-Anne, en l'honneur d'Anne d'Autriche ; le peuple l'appelait communément le Pont-Rouge, parce qu'il était

(1) Le Pont-Barbier était dans l'alignement de la rue de Beaune d'après les plans de Boisseau, Gomboust, Jouvet et Bullet. Piganiol le place, à tort, vis-à-vis d'un pavillon du château des Tuileries.

peint en cette couleur. L'effort des glaces l'ayant plus d'une fois endommagé, Louis XIV le fit rebâtir en pierre ; les fondements en furent jetés en octobre 1685. Mansard, Gabriel et un dominicain qui s'était signalé pour la construction du pont de Maestricht, François Romain, surmontèrent tous les obstacles. La dépense ne monta qu'à 720,000 livres. Ce pont magnifique, disaient les historiens, et le seul qui traverse la Seine dans toute sa largeur, fut aussitôt nommé Pont-Royal.

Le quai Malaquais porte dans les titres de l'abbaye de Saint-Germain le nom de Port Malaquest ; on l'appelait aussi quai de la Reine Marguerite.

Le quay Malaquest s'étendait de la rue de Seyne à la rue Saint-Père, il se continuait avec le quay des Théatins jusques à la rue du Bac ; ce dernier quai, dont le nom provenait d'un couvent de religieux, était pris en entier sur le Grand-Pré-aux-Clercs.

A l'extrémité du Port Malaquest était le Chemin qui descendait de l'abbaye Saint-Germain à la rivière et qui est devenu la rue de Seine. Après la clôture de Philippe-Auguste, c'était le chemin du Pré-aux-Clercs, puis le chemin de la porte de Buci au Pré-aux-Clercs, le chemin de Seine, enfin, la rue de Seine.

Je viens de vous donner une idée sommaire du faux-bourg Saint-Germain, placé en dehors, à l'ouest du vieux Paris, et de la riche Abbaye Saint-Germain-des-Prez, avec sa bibliothèque, ses dépendances, son pilori au bout du Chemin des Vaches, car elle avait droit de basse et haute justice. Les fourches patibulaires furent souvent occupées par les corps des manants qui venaient rançonner et occire les paisibles vassaux des religieux de l'Abbaye. Représentez-vous le Pré-aux-Clercs de l'Université coupé par un large fossé ou Petite Seyne, de l'autre les bâtiments de l'Abbaye ; à l'opposé, le Chemin aux Vaches venant de la Garnelle au Pré, et passant auprès de la petite chapelle Saint-Père. Celle-ci est le point précis où nous allons voir apparaître l'hôpital actuel de la Charité.

§ II.

La première figure qui se montre à la période de formation, ou période embryonnaire, de la Charité, n'est pas de notre pays. Elle est placée dans le lointain et nous devons la chercher dans le midi de l'Europe, où elle est entourée d'une auréole. Jean Ciudad, né le 8 mars 1495, à Montemor-o-Novo (Montmajeur-le-Neuf), dans le diocèse d'Evora, en Portugal, successivement gardien de troupeaux, soldat et d'une conduite fort dissipée, de retour d'Afrique, se fit passer pour fou, afin d'expier ses fautes passées. La populace de Grenade l'accabla de mauvais traitements ; entré à l'hôpital de cette ville, brisé de coups de fouet, il en sortit avec la volonté de se consacrer aux soins des malades. Commençant par en secourir quelques-uns, les nourrissant du travail de ses mains, il se mit à quêter, et avec les aumônes il installa, en 1540, ces malades dans une maison qu'il avait louée. Son exemple fut suivi par des disciples, venant librement se joindre à lui. Il mourut en 1550, âgé de 55 ans. Si j'ai bien compris la carrière et l'admirable dévouement de Jean Ciudad, le Portugais, ce ne fut pas un chef de parti, mais un homme de bien, d'une charité ardente et inépuisable, trouvant des imitateurs qu'il ne soumettait point à sa volonté et ne dominait point. Après sa mort, ses disciples formèrent une congrégation approuvée, en 1572, par le pape Pie V ; c'étaient les *Frères* ou *Hospitaliers de la Charité*, qui furent érigés en ordre religieux par Paul V, en 1617, et qui reconnaissent pour leur fondateur Jean, le Portugais, canonisé en 1690, sous le nom de *Saint-Jean-de-Dieu* (1).

L'association des Frères de la Charité était si utile qu'elle pros-

(1) Plusieurs auteurs, François de Castro, Antonin de Gouvea, de Loyac, Girard de Ville-Thierry, Wilmet, ont écrit la vie de Saint-Jean-de-Dieu. Un ouvrage récent les résume tous ; voyez L. Saglier, *Vie de Saint-Jean-de-Dieu avec l'histoire sommaire de la fondation et du développement de son ordre*, in-8°, Paris, 1877.

péra et se propagea de l'Espagne en Italie avec beaucoup de rapidité. Marie de Médicis, qui avait été frappée, en Italie, des soins touchants que donnaient les Frères de la Charité aux pauvres recueillis dans leurs maisons hospitalières, ayant épousé Henri IV, à Lyon en 1600, fit venir de Florence, l'année suivante, au moins quatre de ces Frères italiens et les installa à Paris, en 1602. Je vais rechercher avec soin et discuter les deux endroits qu'ils occupèrent jusqu'au moment où ils fondèrent la maison célèbre de leur ordre, à l'endroit où nous sommes. Mais, auparavant, je dois vous prévenir qu'il ne faut pas confondre l'hôpital de la Charité, fondé par les Frères Saint-Jean-de-Dieu avec un hôpital de la Charité-Chrétienne, qui se trouvait sur l'emplacement de l'École de pharmacie, rue de l'Arbalêtre (*sic*), faux-bourg Saint-Marcel, ni avec une autre Maison de la Charité, destinée à une léproserie située, dit-on, près du Louvre, non loin du Pré-aux-Clercs. J'ai appris par des renseignements sur la rue Saint-Guillaume, que la partie en équerre de cette voie (rue Perronnet) n'était d'abord qu'un chemin contournant une butte sur laquelle il y avait un moulin, en 1368. Au pied de cette butte était, en 1534, le cimetière des lépreux qui a servi plus tard de sépulture à ceux qui décédaient à la Charité. La léproserie n'était pas éloignée de l'hôpital actuel, mais les Frères Hospitaliers appelés par Marie de Médicis n'ont pas d'emblée recherché ce lieu, ainsi que je vais vous le prouver.

Tous les historiens s'accordent pour placer la première installation des Frères venus de Florence, près de la Petite Seyne, devant le Port Malaquest (1). On a voulu reconnaître ainsi le bas de la rue de

(1) Husson rapporte que la reine Marie de Médicis fit venir de Florence, vers 1602, quatre religieux de l'ordre de Saint-Jean-de-Dieu, et les établit, en 1605, au lieu qu'occupèrent plus tard les petits Augustins « rue de petite Seyne devant le port Malaquest » (*Contrat de donation de la reine Marie, in Archives générales de l'Assistance publique, loc. cit.*, p. 16, note.)

La citation de l'endroit est catégorique ; mais le premier établissement des Frères de la Charité a été fait avant 1605.

Seine, mais, d'après ce que je vous ai dit du fossé, ou Petite Seyne, du Pré-aux-Clercs, vous pouvez affirmer que l'emplacement devait être un peu plus à l'ouest. La rue Saint-Benoît, prolongée par la pensée, appelée jadis rue des Égouts, se continuant avec la rue de l'Égout Saint-Germain que j'ai vue en arrivant à Paris, et aujourd'hui disparue, fixe, avec la rue des Petits-Augustins, l'emplacement du terrain où avaient été placés les Frères de la Charité. D'ailleurs, une autre preuve nous est fournie par le déplacement des Frères. Ils avaient été autorisés sous le titre de *Frères de la Charité*, par lettres patentes de Henri IV, de mars 1602. La reine Marguerite de Valois, sœur de Charles IX et première femme divorcée de Henri IV, ayant désiré avoir la place qu'ils occupaient, acheta leur maison en 1606 pour y établir les Augustins déchaussés, d'où, plus tard, la rue contiguë et passant au devant prit le nom des Petits-Augustins. Les bâtiments du couvent des Augustins sont aujourd'hui occupés par l'École des Beaux-Arts; nous pouvons donc affirmer que les Frères de la Charité ont eu leur première maison à côté de la rue des Petits-Augustins (actuellement rue Bonaparte), près de la Seine.

Les religieux de la Charité furent transférés, en 1606, du Port Malaquest à une nouvelle maison, entourée de jardins et de vignes, près d'une ancienne chapelle qui avait été la première paroisse du faubourg et où se rendaient les serviteurs ainsi que les vassaux de l'Abbaye. Cette chapelle, dédiée à saint Pierre, avait, par corruption, été appelée chapelle Saint-Père et elle a donné son nom à la rue Saint-Père, commençant à la rivière (au quay Malaquest) et finissant rue de la Garnelle.

Les Frères de la Charité trouvant cette chapelle et le cimetière voisin commodes pour eux, les demandèrent pour toujours, en 1612, aux religieux de l'abbaye de Saint-Germain, qui les leur donnèrent à cause des services que les Frères rendaient aux malades La chapelle Saint-Père fut démolie dès 1613, pour agrandir le cimetière attenant, et l'on en commença une plus grande sur le terrain acheté et donné en échange par la reine Marguerite de Valois.

Les Frères installèrent des salles pour les malades et bâtirent leur nouvelle église, dont la première pierre, posée par la reine Marie de Médicis, est dans les fondations qui supportent les murailles qui nous entourent; sur cette pierre on avait mis l'inscription suivante :

MARIA MEDICEA GALLIÆ ET NAVARRÆ

REGINA REGENS, FUNDATRIX, ANNO MDCXIII.

L'église fut dédiée à saint Pierre, en juillet 1621 (1).

Depuis cette époque, les Frères de la Charité ont fait des acquisitions pour augmenter leur hôpital; les religieux de Saint-Germain ayant vendu le clos des Vignes, ils achetèrent d'un nommé Châtelain, en 1638, trois cent soixante et une toises environ de terre. C'est sur ce terrain que les Frères bâtirent des salles plus vastes, pour recevoir un plus grand nombre de malades.

L'enclos des Vignes dont il s'agit était placé entre les rues actuelles Saint-Benoît, Taranne, des Saints-Pères et Jacob.

Telle a été, Messieurs, la fondation de la Charité. Sur un vieux plan de Paris, avec un panorama en profil au bas (2), on voit, sur la rive gauche de la Seine, l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prez l'église avec ses trois tours, et plus à l'ouest la chapelle Saint-Père; sur les plans du dix-septième siècle, on retrouve les deux églises, le Pré-aux-Clercs, le couvent de la reine Marguerite, et au-delà du quai de la Seyne, les Frères de la Charité le long de la rue Saint-Père. Les légendes des divers plans désignent l'hôpital sous le nom de : Charité des Hommes ou des Frères de la Charité.

(1) La plupart des auteurs ont cité le vocable de saint Jean-Baptiste, mais sans preuves. On a dit encore, au dix-huitième siècle, que la première pierre de l'église avait été posée par la reine Marguerite, celle-ci ayant repris l'œuvre de Marie de Médicis; cette opinion me paraît inexacte.

(2) Je dois à l'obligeance de M. Auguste Ancelet, professeur à l'école des Beaux-Arts, architecte des Arts-et-Métiers, communication de ce plan, ainsi que de plusieurs ouvrages de sa riche bibliothèque.

§ III.

Nous voici arrivés à la période d'état de l'hôpital qui a été disposé sur l'emplacement actuel, en 1606. Les Frères de la Charité y ont reçu des malades dès 1607; leur local agrandi, leur chapelle bâtie, la maison devint le siége provincial de l'ordre Saint-Jean-de-Dieu, dont les religieux, d'après les statuts, ne devaient soigner que des malades hommes : le principal soin étant de retirer, nourrir, traiter, panser et médicamenter les pauvres.

Sous Louis XIII, les Frères de la Charité ont été envoyés dans les hôpitaux militaires, aux siéges de Montauban, de Saint-Jean-d'Angely, de la Rochelle; ils y étaient chargés du soin ainsi que du pansement des soldats malades et blessés. Le roi leur avait permis de mettre et apposer sur leurs bâtiments et fermes les armoiries, panonceaux ou bâtons royaux. Les Frères obtinrent aussi de nombreuses franchises et exemptions, ainsi que le droit de faire porter la livrée royale à leurs valets et domestiques laïques dans leurs propriétés.

L'hôpital de la Charité, recevant de nombreux malades, a été, dès le début, un endroit très-favorable pour les études médico-chirurgicales. En 1612, des lettres patentes permirent que les garçons chirurgiens qui serviraient pendant six années consécutives, sans salaire, seraient admis à la maîtrise et agrégés au corps des chirurgiens, sans être sujets à aucun frais et après examen préalable. Les Frères ayant ouvert une sorte d'enseignement de chirurgie, le succès obtenu leur attira souvent des difficultés et des procès avec le Collége des Chirurgiens; plusieurs fois le Parlement dut intervenir. En 1721, un arrêt du 30 avril, en consacrant leur établissement, stipula qu'un Maître en chirurgie leur serait adjoint, pour, de concert avec eux et gratuitement, traiter, panser et soigner les pauvres malades et blessés; plus tard, deux des plus expérimentés maîtres

de la communauté des chirurgiens furent nommés par le roi, l'un pour pratiquer la chirurgie dans l'hôpital de la Charité, l'autre pour son substitut, lesquels exerceraient gratuitement.

En 1724, il fut fait « expresses défenses à tous religieux d'exercer l'art de chirurgie ni d'en faire aucunes opérations dans leurs hôpitaux, de quelque manière et sous quelque prétexte que ce puisse être ». Mais ces prohibitions tombèrent en désuétude et une déclaration royale du 20 juin 1761 « permettait, comme par le passé, aux Frères d'exercer la chirurgie dans le cas de nécessité seulement, lorsque le Chirurgien en chef ou son Substitut ou le Gagnant maîtrise n'y pourront vacquer ». Il leur était défendu de s'immiscer dans la chirurgie hors des hôpitaux et de faire ailleurs aucune opération ou pansement.

Quel a été le nombre primitif des lits dans la maison des Frères venus du Port Malaquest? Cela est bien difficile à dire.

Un renseignement donné par Husson dans son *Etude sur les hôpitaux de Paris* (1), porterait, en 1774, ce nombre à 119 lits consacrés aux hommes. Ce nombre me paraît trop faible. Je ne sais d'où provient le renseignement précédent, mais je trouve dans Piganiol (2), à la date de 1742, qu'il y avait « cent cinquante lits distribués en trois Sales (*sic*), qui ont cinquante lits chacune. On n'y reçoit que des hommes et des garçons, encore faut-il que leur maladies soient curables, et que d'ailleurs elles ne soient ni contagieuses, ni vénériennes. Chacun y a son lit particulier et y est servi gratuitement avec une attention, une charité et une propreté admirables.

« Outre les trois Sales dont je viens de parler, depuis le Printemps jusqu'à l'Automne, on en fait une quatrième pour les pauvres qui sont attaqués de la pierre et qui veulent se faire tailler.

(1) Armand Husson, *loc. cit.*, p. 16.

(2) Piganiol de la Force, *Description de Paris*, etc., tome VII pages 283 et 284, 1742.

« Cet hôpital a un Médecin, un Apoticaire (*sic*), deux Chirurgiens Jurés, et plusieurs Garçons Chirurgiens, dans le nombre desquels il y en a un qui gagne la Maîtrise en servant ici pendant six ans.

« A l'entour de ces Sales, on remarque plusieurs tableaux faits par de très-habiles peintres, tels que Tetelin, La Hire, Le Brun, de Sève, etc. »

Cette citation est instructive par les détails qu'elle donne à une date précise. De plus, l'ouvrage de Jaillot (1), paru en 1775, fournit encore les indications les plus nettes : « Un auteur moderne avance (*Tableau de l'Humanité et de la Bienfaisance*, p. 113, 1769) qu'il y a actuellement en cette maison (la Charité) 205 lits distribués en six Salles. Ce nombre n'est pas exact, il n'y a que cent quatre-vingt-dix-neuf lits. Ils sont destinés pour les hommes malades, pourvu que leurs maladies ne soient ni contagieuses ni vénériennes; on leur y procure nuit et jour les secours spirituels et les remèdes temporels qui leur sont nécessaires, avec des soins, un zèle, une charité et une propreté qui ne laissent rien à désirer que l'augmentation du nombre des lits, qui est trop petit pour le nombre des malades qu'on y présente tous les jours. »

Le chiffre des lits donné par Tenon en 1788 est de deux cent huit lits, répartis en six salles.

Il est bon de noter que les Frères de Saint-Jean-de-Dieu ont possédé une maison de Charité succursale pour les convalescents incapables de travailler. La place de cette Maison, ou Asile, destiné aux pauvres qui sortent des hôpitaux et qui, faute de secours, retombent malades, était sur le côté droit de la rue du Bac (alors non construite), après la rue de Varenne, avant le Couvent des Missions-Étrangères. Le nombre des lits était de huit au début. L'Asile fut donné aux Religieux de la Charité en 1652. En 1775, il y avait vingt et un lits, et les convalescents restaient pendant huit jours dans l'Asile.

(1) Jaillot, *Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris, etc., XXe quartier, Saint-Germain-des-Prés*, p. 65, 1775.

Vous avez vu, Messieurs, les éloges mérités donnés aux soins, à la propreté, à l'isolement particulier employé par les Frères de la Charité; on s'était aperçu que la mortalité y était moins grande que dans les autres hôpitaux. Cela tenait surtout, à mon avis, à ce que, dès le début, chaque lit ne contenait qu'un malade. Vous avez remarqué aussi la création d'une salle destinée, pendant la belle saison, à recevoir les calculeux pour y être taillés.

La réputation de plusieurs moyens thérapeutiques des Frères était considérable. Scarron, goutteux et infirme « le plus chétif d'entre les culs-de-jatte », suivant ses expressions, s'était fait porter de la Place Royale (1) au bout du faubourg Saint-Germain, dans notre hôpital, pour y prendre des bains spéciaux. Je vous rappellerai encore le traitement si connu de la Charité pour les malades atteints d'intoxication saturnine.

Les Frères de la Charité ont eu parmi les gagnant-maîtrise, qui leur ont été plus tard fort utiles, des célébrités chirurgicales : Morel, Georges Mareschal, Lapeyronie; ils ont accueilli des personnes ayant une véritable habileté manuelle. Un des religieux les plus célèbres ayant exercé à la Charité est Frère Jacques, le lithotomiste.

Jacques Baulieu (1651-1714), dont le nom de famille était Botot (2), connu sous le nom de Frère Jacques, était né en 1651 à Letendonne, en Bourgogne ; il quitta son pays en compagnie d'un chirurgien italien nommé Paulony, apprenant à tailler tous les paysans affectés de la pierre qu'il pouvait rencontrer, opérant aussi

(1) Charles Leguay, *Notice historique sur l'hôpital de la Charité à Paris*, tirage à part à 100 exemplaires, p. 4-5, 1866. (*Bulletins de la Société parisienne d'archéologie et d'histoire*, t. I, p. 78-87, 1867).

(2) Voyez l'*Histoire de Frère Jacques, lithotomiste de Franche-Comté,* par Vacher, maître en chirurgie de Paris, etc., in-12. Besançon, 1766. — A. Chéreau, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, t. VIII, p. 586 (Jacques de Baulieu), 1871.

la hernie étranglée. En 1697, arrivé à Paris, portant l'habit des Récollets, il obtenait, grâce à Mareschal, premier chirurgien du roi, de faire à la Charité l'opération de la taille sur un cadavre, puis il allait à Fontainebleau, à Versailles, revenait à Paris, et opérait des calculeux à la Charité et à l'Hôtel-Dieu. En 1704, il parcourut la Hollande, revint en France dans son village en 1707, et, après de nombreux voyages, mourut à Besançon, en 1714.

Le frère Jacques est réellement l'inventeur de la méthode latéralisée, qui permet d'arriver dans la vessie en faisant d'avant en arrière et de dedans en dehors une incision oblique sur la prostate et au col vésical. Il a précédé Cheselden.

Frère Jacques ne doit pas être confondu avec Jean Baseilhac, ou Frère Côme, autre religieux opérateur (1703-1781). Ce dernier était du village de Poyestruc, dans les Hautes-Pyrénées. Son grand-père, son père et un de ses oncles étaient chirurgiens. En 1724, il vint de Lyon à Paris, et, en 1729, il entrait chez les Pères Feuillants sous le nom de frère Jean-de-Saint-Cosme ou frère Côme. Dans la solitude du cloître, cherchant à éviter l'opération de la taille par le haut appareil, il inventa le lithotome caché qui fut mis en usage pour la première fois sur un marchand de chaux, de Meudon, le 8 octobre 1748. Plus tard, en 1753, Frère Côme opéra et soigna gratuitement jusqu'à sa mort, dans une maison hospitalière près la porte Saint-Honoré, les malades calculeux pauvres (1).

La prospérité de la maison parisienne des Frères ou Religieux de la Charité allait toujours croissant. Elle devint, comme je l'ai dit, la première de toutes celles de leur ordre établies en France. C'était là que se tenaient les assemblées triennales pour l'élection des supérieurs et où avait lieu le noviciat. La communauté était d'environ cinquante religieux, dont les revenus et les aumônes étaient partagés avec les malades.

(1) A. Chéreau, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, t. VIII, p. 403 (Jean Baseilhac), 1871.

Regardez présentement le vieux plan jauni que j'ai fait placer sous vos yeux. Vous y verrez l'hôpital de la Charité compris entre les rues Taranne, où se trouvait une entrée, la rue Saint-Benoît, la rue des Saints-Pères et la rue Jacob. Une rue en équerre, dite rue des Deux-Anges, s'étendait de la rue Saint-Benoît à la rue Jacob. Le nombre des lits établi sur ce plan avec les légendes, et en défalquant le projet de continuation d'une salle ainsi que l'infirmerie des religieux, ne s'élève qu'à cent quatre-vingt-sept (1); ce nombre me porte à fixer l'époque où ce plan a été fait, vers la seconde moitié du dix-huitième siècle. Les caractères d'écriture, qui ne paraissent pas de la même main, ne peuvent nous servir d'une manière suffisante.

J'appelle votre attention sur les autres entrées de la rue des Saints-Pères et de la rue Jacob; cette dernière diffère très-notablement de celle d'aujourd'hui. Les jardins de l'hôpital étaient considérables, les bâtiments solides, les salles aérées, les lits bien distants.

Vous vous êtes intéressés aux premières voies qui se sont formées dans le Faubourg Saint-Germain, il faut que je vous dise l'origine et les dénominations de la rue Jacob et de la rue des Saints-Pères. La rue Jacob, qui se continue avec celle de l'Université, avait été percée sur les terrains de l'Oseraie, et portait dans l'origine le nom de : rue du Colombier jusqu'à la rue de Seyne. Il ne faut pas la confondre avec la rue du Vieux-Colombier, près de Saint-Sulpice. La reine Marguerite ayant fait vœu de bâtir un autel de Jacob (*Jacobus*, Jacques) près de son palais, cet autel fit partie de l'église des Petits-Augustins, où se trouve aujourd'hui l'Ecole des Beaux-Arts. Le nom de rue Jacob viendrait de l'autel de Jacob. Des historiens autorisés ont pensé qu'une puissante fa-

(1) Sur le plan reproduit par l'héliogravure et annexé à cette leçon, on remarque, au n° 109 des légendes, le projet de continuation de la salle Saint-Augustin (32 lits), et au n° 77, l'infirmerie des religieux (8 lits); ce nombre de 40 lits, additionné avec les 187 lits de malades, forme la totalité des 227 lits, dont on trouve l'indication figurée.

mille, nommée Jacob, ayant eu des terrains traversés par le chemin du Colombier, la voie en avait pris sa désignation. Je crois que la première opinion que je vous ai donnée est la meilleure.

Le Chemin qui se détachait de la rue aux Vaches en venant de la chapelle Saint-Père à la Seine a été appelé successivement : la rue de la Maladrerie, puis la rue allant de la Charité aux Pré-aux-Clercs (1636), la rue Saint-Père (1643) (plan de Boisseau), enfin la rue des Saints-Pères (1652) (plan de Gomboust). Le nom de Saint-Père est certainement une corruption de celui de Saint-Pierre (1), qui était le vocable de la chapelle. Sauval (2) me paraît dans le vrai quand il dit : que le peuple, quoique appelant toujours le pape Saint Père, ne peut avoir désigné la chapelle sous ce nom à cause du pape Alexandre III, qui avait prêché au Pré-aux-Clercs, et auquel il aurait, par cela même, dédié cette antique chapelle. Celle-ci était déjà érigée en l'honneur de Saint-Pierre et si on l'a nommée Chapelle Saint-Père, c'était à la façon du temps, où l'on disait Saint-Père-aux-Bœufs et Saint-Père-des-Arcis pour l'église de Saint-Pierre-aux-Bœufs et l'église de Saint-Pierre-des-Arcis. J'ajouterai qu'à la modification du nom de cette voie, le peuple, reconnaissant, en ajouta une autre vers le milieu du dix-septième siècle, et qu'il l'appela : rue des Saints-Pères, à cause des services rendus par les Frères de la Charité.

Enfin, la rue des Deux-Anges, qui commençait à gauche du portail actuel de la rue Jacob, puis se dirigeait à angle droit jusqu'à la rue Saint-Benoît, devait son nom à des statues d'anges placées à ses deux extrémités.

L'église Saint-Pierre de la Charité avait trois corps formant trois chapelles principales ; dans celle de gauche en entrant par la rue Saint-Père était un tableau de Jouvenet, représentant une apothéose de Saint-Jean-de-Dieu ; dans le milieu de la chapelle de droite, ou

(1) Les Frères de la Charité ont placé leur nouvelle église sous le même vocable de Saint-Pierre (Voyez la légende n° 1 du plan en héliogravure).

(2) Henri Sauval, *Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris*, t. I, p. 156, 1724.

chapelle de la Vierge, se trouvait un tombeau avec une statue à genoux. Ce monument porte, sur ce plan, la légende n° 8, et vous partagerez, j'en suis sûr, l'impression que j'ai éprouvée en apprenant, pour la première fois, le nom qui y était inscrit : *Icy gist messire* CLAUDE BERNARD, *dit le Pauvre Prestre, qui décéda le 23 mars 1641.*

Claude Bernard, quel nom et presque quelle date ! Nous sommes encore sous le coup de la perte du savant illustre, du grand physiologiste (1) auquel j'avais voué un vif attachement. Ce nom qui nous est si cher a été gravé tout près de nous depuis plus de deux cents ans, pour un homme dont la charité était remarquable, même parmi les Frères de la Charité.

Voulez-vous savoir exactement ce qu'était le Pauvre Prestre dont les vertus ont été célébrées par tous les historiens (2) : « Claude Bernard était de Dijon et fut riche de biens et de patrimoine, qu'il distribua tous aux pauvres, pour lesquels il avait une charité sans bornes. Il était toujours avec eux, soit dans les prisons, soit dans les hôpitaux, et les consolait, les soulageait et les servait de toutes manières. Il assistait aussi ceux qui étaient condamnés à la mort et ne les quittait qu'après qu'ils avaient rendu le dernier soupir (3). »

Les deux Claude Bernard, nés en Bourgogne, presque compatriotes, ont bien mérité de l'humanité; le premier, par sa charité envers ses semblables, le second, par les découvertes utiles qui ont immortalisé son nom. Je ne pouvais omettre de vous parler du tombeau disparu du Pauvre Prestre, au moment où nous allons tous élever à notre Claude Bernard un monument digne de lui.

(1) Claude Bernard a succombé le 10 février 1878. Il était né en 1813 à Saint-Julien, près de Villefranche-sur-Saône. Voyez les discours prononcés sur sa tombe par MM. Dumas, Mézières, Vulpian, Moreau, Laboulaye, Gervais, P. Bert, Dumontpallier.

(2) SAUGRAIN (1718), GERMAIN BRICE (1752), ANTOINE-MARTIAL LEFÈVRE (1759), BÉGUILLET (1779), EMILE LEGUAY (1854), etc.

(3) PIGANIOL DE LA FORCE, *loc. cit.*, t. VII, p. 282, 1742.

§ IV.

L'établissement hospitalier des Frères de la Charité était parvenu à sa splendeur, lorsque Tenon rassembla ses Mémoires sur les hôpitaux de Paris (1); je vous ai dit qu'il comprenait six grandes salles renfermant 208 lits. On pouvait fonder un lit moyennant 10,000 livres. Le nombre des servants était de 102, environ un serviteur pour deux malades, chiffre fort élevé, évidemment exagéré. Cela tient à ce que la maison hospitalière de la rue des Saints-Pères était le chef-lieu et le seul noviciat des trente-deux maisons que les Frères de la Charité possédaient en France (2) et des cinq

(1) Voyez les *Mémoires sur les Hôpitaux de Paris*, par Tenon, professeur royal de pathologie, au Collége de Chirurgie, etc. Grand in-4°, p. 31, avec figures en taille douce, 1788.

(2) Les Frères de la Charité avaient fondé quatre établissements à Paris ou aux environs : l'Hôpital Saint-Jean-Baptiste de la Charité, rue des Saints-Pères ; l'Hôpital de l'Assomption de Notre-Dame des Convalescents de la Charité, rue du Bac ; l'Hôpital Notre-Dame de la Paix de la Charité, à Charenton. On a rarement cité ce dernier en parlant d'eux, c'est la maison actuelle de Charenton-Saint-Maurice. Enfin, une Maison royale de santé de la Charité, à Montrouge, en faveur des militaires et des ecclésiastiques, devenue Hospice national à la Révolution, est aujourd'hui la Maison de retraite de La Rochefoucauld.

Voici par ordre d'ancienneté les noms des maisons que les Frères de la Charité avaient, en France, en 1788 : *Maison mère de la rue des Saints-Pères*, Cadillac, Moulins, Poitiers, Niort, La Rochelle, Vezins, Roye, *Charenton*, *Convalescents de Paris*, Pontorson, Château-Thierry, Essiat en Auvergne, Condom, Saintes, Grenoble, Selles en Berry, Avon près Fontainebleau, Senlis, Romans en Dauphiné, Ile de Ré, Vitry-le-François, Metz, Gayette en Auvergne, Clermont-Ferrand, Vizilles en Dauphiné, Granville en Normandie, Gondreville en Lorraine, Allan en Comminge, Nancy, Ebreuil en Auvergne, *Maison royale de santé à Paris*.

Les maisons dans les îles étaient établies : au Fort Saint-Pierre, à la Guadeloupe, à Léogane, au Cap Français, au Fort-Royal de la Martinique.

On trouve de grands détails sur les établissements de la France et des colonies dans l'étude historique d'Emile Leguay, *De l'ordre de la*

autres maisons des îles françaises de l'Amérique. Tout l'ordre était composé, en France, de 250 sujets; de plus, les Frères de la Charité administraient, non-seulement leur hôpital, mais préparaient les médicaments pour la plupart des autres maisons (1).

Le plan de l'hôpital que vous trouverez à la page 27 des Mémoires de Tenon, vous offrira de grands rapports avec celui que je vous ai présenté; je ferai une seule remarque, c'est que le nombre des lits, indiqué symétriquement et uniformément pour toutes les salles, n'est pas en rapport avec les chiffres soigneusement donnés et discutés par Tenon. Ce plan a été dressé par Antoine, membre de l'Institut, architecte célèbre, auquel on doit l'hôtel des Monnaies du quai Conti. Si vous visitez cet hôtel, vous verrez dans l'escalier d'honneur le buste d'Antoine.

Les salles des malades étaient toutes au premier étage ou placées sur voûtes du côté de la rue Taranne. Au rez-de-chaussée se trouvaient la cuisine, le réfectoire, la lingerie, le vestiaire, l'apothicairerie, les endroits réservés aux études anatomiques, etc. Le second étage, occupé par les Frères de la Charité, les novices, les domestiques, contenait les salles d'assemblée, les infirmeries des religieux. On n'y logeait aucun malade (2).

Nous voici arrivés, messieurs, à la période de transformation, à la période moderne de la Charité. La Révolution française change les institutions antérieures; les frères Saint-Jean-de-Dieu quittent leur établissement, qui prend, pendant plusieurs années, le nom d'*Hôpital de l'Unité*. Le Rapport à l'Assemblée nationale, en 1790, fait connaître que l'Hôpital de la Charité renfermait 216 lits où chaque malade couchait seul, dont 51 lits alimentés par les

Charité de Saint-Jean-de-Dieu et de ses établissements en France, pages 42-130, in-8°, Paris 1854; mais cet estimable ouvrage renferme des erreurs, entre autres la pose de la première pierre de l'église de la Charité, attribuée à la reine Marguerite au lieu de Marie de Médicis, etc.

(1) Tenon, *loc. cit.*, pages 35-36, note.

(2) Tenon, *loc. cit.*, page 30.

propres revenus de l'hôpital et 165 soutenus par des fondations particulières (1). Dès cette époque, l'établissement passe entre les mains de l'administration des hôpitaux ou de l'Assistance publique.

En 1802, le nombre des lits fut porté à 300, et, de plus, le conseil général des hôpitaux affecta 100 lits au traitement des femmes (2).

La transformation de la Charité n'a pas été seulement administrative; une puissante impulsion scientifique lui était donnée par ses médecins et ses chirurgiens ainsi que par leurs substituts, faisant, pour la plupart, des leçons à des élèves choisis. Desault et Corvisart s'illustrèrent tout d'abord par leur enseignement libre. L'institution du concours, ainsi que l'a si bien exprimé M. Gosselin (3), activait encore le zèle et encourageait le travail. Enfin, l'enseignement complet de la clinique, partagé à son début entre la Charité et l'Hôtel-Dieu, a commencé officiellement dans notre hôpital.

Desault est regardé à tort comme le premier en date de nos professeurs de clinique. Il est entré à la Charité en 1782, et il est passé à l'Hôtel-Dieu, non point en 1788, comme l'a écrit Bichat, mais en 1785, comme l'a nettement établi M. Broca en découvrant l'acte de nomination de Desault à l'Hôtel-Dieu (4). Or, Corvisart est venu à la Charité en 1786, un an après le départ de Desault, puis il a succédé, en 1788, à Desbois de Rochefort dont il était le substitut; il n'a donc pu faire, en même temps que Desault, des

(1) *Compte du département des hôpitaux de la municipalité de Paris* (*Gazette nationale ou le Moniteur universel*, page 1007, 24 septembre 1790).

(2) Armand Husson, *Etude sur les hôpitaux*, etc., p. 16, note, grand in-4°, 1862.

(3) Léon Gosselin, *Séance d'ouverture du cours de clinique chirurgicale* (*Gazette des hôpitaux*, p. 515, 1867.)

(4) Paul Broca, *Quelques documents sur la vie de Desault et sur l'histoire chirurgicale des anévrysmes* (*Moniteur des hôpitaux*, t. IV, p. 257 et 259, 18 mars 1856).

conférences cliniques à la Charité : chacun d'eux a professé de son côté avec un succès égal. Mais l'établissement du cours complet et régulier de clinique a eu lieu à la Charité, ainsi que vous le démontre la précieuse note que voici, due à M. Léon Grou (1), et vous prouvant que Corvisart a pu ouvrir son cours quatre années avant Desault :

« On voit dans le siècle dernier, à l'Hôtel-Dieu, Baron, Fontaine, Lehoc, Belleteste, Cochu et Majault, et à la Charité Verdelet, Malvet, Macquard, Thierry de Bussy et Desbois de Rochefort, faire des leçons cliniques à un nombre restreint d'élèves, il est vrai, mais choisi par le chef de service lui-même dans la généralité des étudiants.

« Des conférences cliniques s'établissent à la Charité entre Desbois de Rochefort, médecin de l'hôpital, et ses élèves. En 1788, Corvisart succède à Desbois, dont il avait été l'adjoint, et voit convertir en un *cours complet et régulier* les conférences de son prédécesseur. Cette innovation bornée aux malades hommes, obtint l'approbation des savants, de la majorité des médecins et fut accueillie avec enthousiasme par les étudiants.

« La réputation de Corvisart et le talent qu'il montra dans ces cours, ne tardèrent pas à exciter l'émulation des autres praticiens désireux de suivre son exemple ; mais les administrateurs de l'Hôtel-Dieu se refusèrent, pour leur part, à donner une plus grande extension aux leçons cliniques qui avaient lieu dans cet hôpital.

« Ce fut seulement en 1792, que Desault, chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu, y ouvrit le premier cours public et régulier de clinique.

« En l'an VII, Thouret obtient la reconnaissance légale des deux cours de clinique créés par Corvisart et Desault, en les faisant entrer dans le programme de l'École nationale de santé, et en admettant au nombre des professeurs de l'Ecole les habiles praticiens qui

(1) Extrait des *Archives de l'Assistance publique*, communication de M. Léon Grou, sous-chef du personnel.

en occupaient déjà les chaires (Corvisart et Leroux, successeur de Desault). »

Je voudrais pouvoir vous énumérer tous ceux qui ont occupé les services de la Charité depuis Corvisart, mais je ne suis point encore en mesure de le faire ; j'espère en former la liste avec l'aide de M. Dureau. De grandes lacunes existent dans la série que voici, dressée à grand'peine par M. Baudry, notre directeur.

Sur un registre de 1809 à 1811, nous avons trouvé :

Dumangin, médecin en chef; Corvisart, médecin-adjoint Leroux, médecin expectant.

Deschamps père, chirurgien en chef; Boyer, chirurgien-adjoint.

Les renseignements font défaut entre 1811 et 1816. Sur des registres incomplets de 1816 à 1830, nous avons relevé quelques indications :

Roux, chirurgien-adjoint; Bayle, médecin-adjoint; Fouquier, médecin-adjoint ; Chomel, médecin surveillant; Lerminier, médecin-adjoint.

Combien d'oublis on commettrait avec ces listes tronquées ! Dans les suivantes, il n'est fait aucune mention de Laennec, venu de l'hôpital Necker à la Charité comme professeur de clinique médicale; vous ne verrez ni Andral, ni Cruveilhier, ni Rayer, mais j'aurai soin de vous parler d'eux.

Il n'existe pas de série complète, même depuis 1830; je n'ai recueilli que les documents ci-après :

Bouillaud (Jean), né à Garas (Charente), est entré à la Charité en 1832, professeur de clinique médicale ; en congé le 1er septembre 1868.

Velpeau (Alfred-Armand-Louis-Marie), né à Brèche (Indre-et-Loire) le 18 mai 1795, entré à la Charité professeur de clinique chirurgicale le 20 mars 1835, décédé le 24 août 1867.

Piorry (Pierre-Adolphe), né à Poitiers (Vienne), entré à la Cha-

rité, professeur de clinique médicale le 1er janvier 1851, quitte cet hôpital pour l'Hôtel-Dieu en novembre 1864.

Gerdy (Pierre-Nicolas), né à Loches (Aube), le 1er mai 1792, entré à la Charité le 1er mars 1839, décédé le 18 mars 1856.

Manec (Pierre-Joseph), né à Montpezat (Lot-et-Garonne), entré à la Charité en septembre 1856, chirurgien honoraire le 31 décembre 1859.

Nonat (Auguste), né à Fontaine-Fourche (Seine-et-Marne), entré à la Charité le 1er janvier 1857, médecin honoraire le 25 décembre 1869.

Briquet (Pierre), né à Châlons (Marne), entré à la Charité le 15 juin 1846, médecin honoraire le 1er janvier 1862.

Pelletan de Kinkelin (Jules-Pierre), né à Rouen (Seine-Inférieure), le 22 avril 1806, entré à la Charité le 1er janvier 1859, médecin honoraire le 25 décembre 1871.

Guillot (Natalis), né à Paris le 28 août 1804, entré à la Charité, professeur de clinique médicale le 1er février 1862, décédé le 10 novembre 1866.

Denonvilliers (Charles-Pierre), né à Paris le 4 février 1808, entré à la Charité le 1er janvier 1863, quitte l'hôpital le 7 mars 1871, décédé chirurgien honoraire le 6 juillet 1872.

Béhier (Louis-Jules), né à Paris le 26 août 1813, entré à la Charité le 1er janvier 1865, quitte cet hôpital professeur de clinique médicale pour la Pitié le 1er janvier 1867.

Monneret (Jules-Edouard-Auguste), né à Paris le 24 janvier 1810; entré à la Charité le 1er octobre 1865, puis professeur de clinique médicale dans cet hôpital le 1er janvier 1867, décédé le 14 septembre 1868.

Sée (Germain), né à Ribeauvillé (Haut-Rhin), entré à la Charité professeur de clinique médicale le 1er novembre 1868, quitte cet hôpital pour l'Hôtel-Dieu le 1er novembre 1876.

Pidoux (Hermann), né à Orgelot (Jura), entré à la Charité le 1er janvier 1867, médecin honoraire le 25 décembre 1871.

Bourdon (Alexis-Hippolyte), né à Pont-à-Mousson (Meurthe), entré à la Charité le 1er janvier 1867.

Gosselin (Athanase-Léon), né à Paris, entré à la Charité professeur de clinique chirurgicale le 15 octobre 1867.

Bernutz (Gustave-Louis-Richard), né à Sedan (Ardennes), entré à la Charité le 25 décembre 1869.

Empis-Simonis (Adolphe-Georges-Gaspard-Joseph), né à Paris, entré à la Charité le 25 décembre 1871.

Trélat (Ulysse), né à Paris, entré à la Charité le 25 décembre 1871.

Woillez (Eugène-Joseph), né à Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais), entré à la Charité le 24 décembre 1873; médecin honoraire à la fin de l'année 1876.

Vulpian (Edme-Félix-Alfred), né à Paris, entré à la Charité le 1er février 1876.

Vous avez entendu avec plaisir le nom des maîtres qui, tous les jours, vous témoignent leur sympathique dévouement; ajoutez encore M. le professeur Hardy et celui qui vous parle, vous aurez l'ensemble de la Charité actuelle. Les Gosselin, les Vulpian, les Hardy, les Trélat, quels noms chers à notre science! Bourdon, Bernutz, Empis, nul n'a pour vous plus de haute estime et d'affection que votre collègue le nouveau venu !...

Mais si vous connaissez bien les maîtres actuels qui vous initient à la médecine clinique et vous donnent d'excellents conseils, vous tiendrez pareillement à savoir quels ont été leurs prédécesseurs.

Parmi eux, il en est qui sont venus de l'Hôtel-Dieu à la Charité, comme Corvisart, Lerminier et Monneret; plusieurs autres sont passés à l'Hôtel-Dieu, comme Desault, Leroux des Tillets, Roux, Chomel, Piorry, G. Sée; beaucoup sont restés dans leur hôpital du faubourg Saint-Germain-des-Prés : Boyer, Fouquier, Velpeau, Rayer, Andral, Cruveilhier, Bouillaud.

Savez-vous ce qu'étaient Corvisart, Leroux, Boyer, Lerminier, Cruveilhier, Andral ?

Corvisart des Marest (Jean-Nicolas) (1755-1821), né à Dricourt, hameau des Ardennes, dérouta la décision de son père, qui en voulait faire un procureur. Il quitta l'étude où il travaillait, se cacha mystérieusement à l'Hôtel-Dieu et y fit les plus rapides progrès en médecine. Elève de Desault, il le précéda, comme je vous l'ai dit, dans l'enseignement de la clinique et professa longtemps avec un grand succès dans cet amphithéâtre. Corvisart avait l'esprit vif, une mémoire prodigieuse; médecin hors ligne, il s'est servi de la percussion directe avec les cinq doigts réunis et il a étudié les maladies du cœur avec prédilection. Corvisart ne connut pas l'auscultation, qui devait illustrer Laennec, un de ses élèves.

Leroux des Tillets (Jean-Jacques) (1749-1832), de Sèvres, près Paris, fut attaché à la rédaction du journal de médecine dont il composa les premières tables. Il fut médecin expectant à la Charité, puis professeur de clinique à la création des écoles de santé. Il succéda à Thouret comme doyen de la Faculté jusqu'en 1823.

Boyer (Alexis) (1757-1833), d'Uzerches, dans la Corrèze, a été l'un des grands chirurgiens de l'époque qui nous a précédés. Il savait seulement lire et écrire, lorsque, accompagnant un de ses parents qui amenait des bestiaux à Paris, riche de douze écus de six livres, il entra comme garçon chez un barbier du voisinage des écoles. Dans ses rares loisirs, il suit les dissections, bientôt il se sert de ce qu'il apprend pour diriger les commençants et ne travaille chez son barbier que les dimanches et les fêtes. En 1782, il fut nommé, au concours, élève de la Charité; en 1787, après un nouveau concours, il devient chirurgien gagnant-maîtrise, ce qui au bout de six ans lui assure la réception gratuite. Alors il fait son éducation littéraire. A la Révolution, il est chirurgien en second de la Charité, puis en l'an III, professeur de médecine opératoire, et bientôt professeur de clinique chirurgicale (1).

(1) J.-F. Roux, *Boyer et Bichat. Discours prononcé à la séance de rentrée de la Faculté de médecine de Paris*, le 5 novembre 1851 (Journal l'*Union médicale*, 6 novembre 1851).

Boyer était sagace, mais calme, méthodique, prudent. Son traité de chirurgie en onze volumes (1814-1828) a été classique dès son apparition.

Lerminier (Théodoric-Nélamont), de Saint-Valéry-sur-Somme (1770), suivit les leçons de Corvisart, dont il fut l'ami. Nommé en 1806 médecin de l'Hôtel-Dieu, il vint à la Charité en 1815, et il y resta jusqu'à sa mort. Lerminier a été le maître d'Andral, qui avait recueilli dans le service de la Charité les observations qui servent de base à sa célèbre clinique médicale.

Cruveilhier (Jean) (1791-1874), né à Limoges, au visage toujours calme et souriant, était le compatriote, le disciple et l'ami de Dupuytren (1). Sa thèse, ou Essai sur l'anatomie pathologique, est remplie d'enthousiasme : « Devant la vérité anatomique, le voile des systèmes tombe et la science, rendue à sa simplicité première, paraît mille fois plus belle. »

Après avoir recueilli à la Salpétrière la plupart des matériaux de ses ouvrages, Cruveilhier était venu à la Charité. Ayant réorganisé et dirigé la Société anatomique, investigateur de premier ordre, il devinait les lésions qu'il n'avait pu mettre en évidence. Clinicien habile, il affirmait : « Non, certes, il n'y a pas de maladies sans siége... mais la science du cadavre n'est pas la science de la vie. »

Andral (Gabriel) (1797-1876), est l'un des maîtres qui ont jeté un grand éclat sur l'école de Paris. En faisant part de sa perte à la ociété médicale des hôpitaux, je disais avec tristesse : *tanto viro nullum par elogium* (2); mais le digne successeur d'Andral a pu accomplir cette mission difficile en restant à la hauteur de sa

(1) Jules Béclard, *Eloge de Cruveilhier* (*Mémoires de l'Académie de médecine*, t. XXXI, p. xxi et suivantes, 1875).

(2) *Bulletins de la Société médicale des hôpitaux de Paris*, 2e série, tome XIIIe, p. 55-56, 1877.

âche. Il a montré tour à tour le clinicien hors ligne, l'anatomo-pathologiste précis, généralisateur, et le savant possédant la plus vaste érudition médicale (1).

Andral était digne, sérieux et bienveillant ; il offrait les dons heureux du professeur autorisé ; sa parole était grave sans être froide, chaleureuse sans être déclamatoire, sobre sans sécheresse, élevée sans être obscure. La retraite prématurée et l'abdication d'Andral ne l'avaient point fait oublier.

Il m'est bien agréable, après avoir rendu hommage à ces grandes mémoires, d'adresser de cette place un respectueux souvenir et un témoignage d'affection à notre cher et illustre maître, M. Bouillaud. Il représente aujourd'hui pour nous, après trente-six ans de professorat, la tradition vivante du passé. C'est une de nos gloires. Vous le trouverez toujours militant, à l'Institut et à l'Académie.

Cet amphithéâtre, où sa voix éloquente a si longtemps retenti, peut porter le nom de Bouillaud aussi bien que celui de Corvisart.

La physionomie expressive de M. Bouillaud est reproduite dans l'ancienne salle des internes, si artistement décorée et affectée aujourd'hui aux chefs de service. Au milieu et en haut d'un des côtés de la salle, le maître, parlant à son auditoire, fait la démonstration anatomique d'une maladie du cœur. A droite, un ami regretté, déjà éminent, Axenfeld, prend des notes. Le peintre m'a placé en face d'Axenfeld, à gauche, au premier rang des auditeurs attentifs.

(1) Emile Chauffard, *Andral, la médecine française de 1820 à 1830*, in-8°, 76 pages, Paris, 1877. — Voyez aussi J. Bouillaud, *Bulletin de l'Académie de médecine*, 2e série, t. V, p. 159-164, 1876.

§ V.

Si vous désirez savoir ce que sont devenus les Frères Saint-Jean-de-Dieu, après avoir quitté la Charité, en 1789, vous les trouverez au n° 19 de la rue Oudinot, dans une maison hospitalière ouverte en 1842. Ils continuent, en cet endroit, leur œuvre de bienfaisance ; les malades hommes sont traités par eux avec le soin auquel on avait partout rendu hommage. La maison mère provinciale n'est plus à Paris, mais à Lyon, spécialement consacrée aux hommes aliénés (1).

J'ajouterai que les Frères de la Charité ont été appelés, en Italie, les *Ben-Fratelli*. Il est, enfin, très-probable que le nom de *Fratri ignoranti*, donné généralement aux Frères de la Doctrine chrétienne des écoles de Paris, a dû être appliqué dans le principe aux Frères de la Charité de Saint-Jean-de-Dieu, car les statuts de l'ordre ne leur permettaient pas d'étudier la théologie, les belles-lettres, etc. Les Frères d'Italie ayant voulu se livrer aux études ecclésiastiques et se faire recevoir prêtres, défense leur fut faite, le 15 février 1592, par Clément VIII, de prendre les ordres afin de se conserver exclusivement au secours des pauvres.

Vous avez remarqué dans nos salles les Religieuses qui nous secondent assidûment. Leur histoire remonte à celle de l'Hôtel-Dieu ; je vais vous la faire connaître en quelques mots.

L'Hôtel-Dieu est probablement le plus ancien des hôpitaux de l'Europe, il date des premiers siècles de notre ère ; Landri, vingt-huitième évêque de Paris, mort le 10 juin 660 (2), canonisé sous le nom de Saint Landri, en fut le fondateur. Dans une charte de l'évê-

(1) Voyez Emile Leguay, *De l'ordre de la Charité de Saint-Jean-de-Dieu et de ses établissements en France*, p. 131 et 135, Paris, 1854. — L. Saglier. *Vie de Saint-Jean-de-Dieu, etc.*, p. 381-410, Paris, 1877.

(2) Le Maire, *Paris ancien et nouveau*, in-12, t. 1, 1685.

que Inchard (829), l'Hôtel-Dieu est désigné sous le nom d'Hôpital Saint-Cristophore ou Saint-Cristofe (*sic*); au douzième siècle, il prend le nom de Maison-Dieu (*Domus Dei*). Quand l'Hôpital de la Charité devint l'Hôpital de l'Unité, l'Hôtel-Dieu reçut le nom d'*Hôpital de l'Humanité*.

Dans le principe, l'Hôtel-Dieu n'était, comme plus tard la maison de Jean Ciudad, à Grenade, qu'une maison recevant les malades, mais on y admettait, de plus, les voyageurs. Ils y trouvaient : *medicus et hospes*. L'évêque Landri n'avait point tracé d'exclusion, ni fondé un ordre spécial. Aucune règle n'existait pour l'admission, ni pour la sortie; à toute heure du jour et de la nuit, les malades, les pèlerins et les mendiants étaient admis sans distinction de patrie ou de religion. L'ancien Hôtel-Dieu, placé sur le bord de la Seine, aujourd'hui démoli, et sur lequel un de nos maîtres, M. le professeur Bouchardat, a publié une série de recherches remarquables (3), est remplacé par des bâtiments neufs, où l'on regrette de ne point trouver des installations scientifiques et hygiéniques plus complètes (4).

Les malades des deux sexes, reçus dans l'asile de saint Landri, furent soignés par des hommes et des femmes charitables attirés par l'exemple de l'évêque. Ces dernières, qui ne formaient point de congrégation, qui ne portaient point de costume, n'adoptèrent celui-ci que 200 ans environ après la fondation de l'Hôpital-Saint-Cristophore, qui devint l'Hôtel-Dieu. Vers 1200, elles constituèrent une communauté sous la règle de saint Augustin. Présentement, nos Religieuses ont cinq maisons à Paris : l'Hôtel-Dieu, la Charité, Saint-Louis, La Riboisière et Beaujon.

(3) A. Bouchardat, *Mémoire sur l'hygiène des hôpitaux et hospices civils de Paris*. (*Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, t. XVIII, p. 37, 296 et 298 et suiv., 1837.)

(4) Charles Lasègue, *Le nouvel Hôtel-Dieu* (*Archives générales de médecine*, 6e série, t. XXX, p. 247-250, volume II, année 1877).

§ VI.

Je tiens présentement à superposer les deux Charité actuelle et ancienne. J'ai vu détruire le coin de la rue des Saints-Pères et de la rue Jacob, pour y élever des bâtiments neufs; de même, j'ai habité, comme interne, sur la rue des Saints-Pères, de vieilles constructions qui ont été remplacées de 1862 à 1866, par celles qui bordent la rue élargie. A la même époque, les anciennes et longues salles ont été divisées en plusieurs autres, avec intercalation de pièces à cheminées où se rendent, pendant la journée, les convalescents.

Si vous consultez ce vieux plan jauni, ainsi que celui de Tenon, et si vous les comparez avec les plans récents dressés par l'administration de l'Assistance publique, vous remarquerez l'entrée principale de l'hôpital, située, vers la fin du dix-huitième siècle, rue des Saints-Pères en face de la rue Perronet. L'entrée de la rue Jacob n'était qu'un passage, placé plus à l'est que le portail actuel et formant un couloir conduisant à un escalier. Sur le plan jauni, se trouve une entrée par la rue Taranne, à l'ouest d'une fontaine accolée au mur et portant une inscription composée par Santeul (1).

Les bâtiments des salles transversales Sainte-Vierge et Saint-

(1) Voici les vers de Santeul, placés sur la fontaine de la rue Taranne :

Quem pietas aperit miserorum in commoda fontem,
Instar aquæ, larga fondere monstrat opes.

Du Périer avait traduit ces vers de la manière suivante :

Cette eau qui se répand pour tant de malheureux,
Te dit : répans ainsi tes largesses pour eux.

Voyez Piganiol de la Force, *Description de Paris, etc.*, in-12, t. VII, p. 284-285, 1742.

Michel sont de l'époque ancienne ; les deux colonnes à l'entrée de la salle Sainte-Vierge faisaient partie d'un oratoire ; les salles actuelles Saint-Jean, Saint-Félix et Saint-Charles du bâtiment de l'est ont remplacé la longue salle Saint-Louis. Les salles modernes Saint-Ferdinand et Saint-Louis du bâtiment neuf de la rue des Saints-Pères remplacent la salle primitive Saint-Jean-de-Dieu. Je vous rappelle que le premier étage, seul, était autrefois occupé par des malades (1). La chapelle provisoire actuelle est sur l'emplacement d'un jardin potager. Un escalier demi-circulaire et monumental, d'une vingtaine de marches, situé dans la cour du milieu

(1) J'ajouterai, comme détails complémentaires, que la partie de la salle Sainte-Vierge la plus rapprochée de la rue Jacob n'était pas encore faite à l'époque du vieux plan, reproduit par l'héliogravure ; elle y figure avec cette légende : Projet de continuation de la salle Saint-Augustin à bâtir (32 lits). A la suite, mais avant le salon actuel, se trouvait une petite salle de 16 lits, dite salle neuve de Saint-Augustin, à angle droit de laquelle commençait l'ancienne salle Sainte-Vierge, comptant 35 lits, et qui a englobé plus tard la salle Saint-Augustin et la prolongation projetée, pour réunir aujourd'hui 50 lits sous le même et premier vocable.

Le vieux plan mentionne sur la rue des Saints-Pères une salle Saint-Raphaël, de 16 lits, destinée aux calculeux, et dont l'emplacement est aujourd'hui occupé par des logements d'employés. Après avoir franchi la petite salle de Saint-Augustin, on arrivait à une longue travée, contenant 88 lits, et qui portait le nom de salle Saint-Louis ; elle est divisée aujourd'hui en trois salles : Saint-Jean, Saint-Félix et Saint-Charles, séparées par deux salons.

La salle primitive Saint-Jean-de-Dieu occupait l'emplacement de la salle actuelle Saint-Ferdinand, et, de plus, la salle actuelle Saint-Louis était jadis un vestiaire de malades, suivi de la chambre du conseil des Religieux.

La travée ancienne, séparant les deux cours, où était et où est encore la salle Saint-Michel, ne comprenait, sur le plan ancien, que 8 lits de malades, et, de plus, 8 autres lits composant l'infirmerie particulière des Religieux.

Le nom de Saint-Jean-de-Dieu a été conservé à une salle placée au-dessus d'un plafond dans les anciennes chapelles, et par conséquent sur un emplacement fort différent de l'ancien longeant la rue des Saints-Pères.

Le deuxième étage de la Charité actuelle, qui renferme les 234 lits de femmes que possède l'établissement hospitalier, ne servait jamais autrefois pour les malades du dehors.

donnait accès dans la salle Saint-Jean-de-Dieu. Cet escalier avait disparu du temps de Tenon.

Mais la disposition la plus intéressante à connaître est celle du bâtiment de l'ancien service de M. Bouillaud, actuellement de M. Vulpian, et l'adaptation de ceux qui sont occupés par l'Académie de médecine, depuis l'année 1849, lorsque la Compagnie eut quitté la rue de Poitiers. En vous plaçant sous la voûte de la salle Saint-Michel, à l'entrée de la cour, vous remarquez de suite, sur le profil de ces bâtiments, le sommet en arête vive de l'ancienne église. Les salles Saint-Jean-de-Dieu, au premier étage, et les deux parties composant la salle Sainte-Madeleine, au deuxième, répondent à la partie supérieure de cette église ; l'amphithéâtre circulaire où nous sommes (amphithéâtre de Corvisart, de Bouillaud et de Hardy) est le chœur même de la nef dans la chapelle du milieu ; le local des séances de l'Académie et la salle des Pas-Perdus représentent exactement la partie antérieure de la même chapelle médiane (1). Un mur de séparation se trouve entre la salle des séances et cet amphithéâtre.

Les bureaux de l'Académie et la salle du conseil occupent la chapelle de gauche ; la bibliothèque était la chapelle de droite où se trouvait le monument du Pauvre Prestre.

La rue des Deux-Anges a disparu, il n'en reste que des vestiges du côté de la rue Saint-Benoît ; elle est bordée par les bains et à droite par les laboratoires d'histologie et de chimie. Vous verrez encore, rue Saint-Benoît, l'impasse des Deux-Anges. Enfin le boulevard Saint-Germain, en faisant disparaître la rue Taranne, a enlevé la fontaine dont je viens de parler. Les travaux pour le percement de ce boulevard ont découvert, en partie, le cimetière Saint-Père et celui des puissants religieux de l'Abbaye de Saint-

(1) Je tiens de M. Bordet, chef des bureaux de l'Académie, qu'avant l'installation, la nef de la chapelle était libre depuis le portail jusqu'à l'amphithéâtre occupant le chœur. Une muraille élevée entre les deux premières colonnes a formé un vestibule d'entrée ; une seconde muraille placée entre les colonnes du quatrième rang a limité la salle dite des Pas-Perdus, ou des vaccinations, et la grande salle des séances.

Germain. Les ossements mêlés des uns et des autres ont été, dans les catacombes parisiennes, rejoindre ceux des autres cimetières abandonnés et provenant des générations qui nous ont précédés.

Espérons que de nouvelles constructions ne seront point établies près de la Charité vers le Sud, constructions qui priveraient les salles des malades de l'air et de la lumière qui y ont pénétré plus abondamment.

Les renseignements administratifs sur la Charité de nos jours, sont les suivants :

Husson indique, en 1862, le nombre de 474 lits ainsi répartis :

331 lits de médecine,
143 lits de chirurgie.

Le nombre des malades admis avait été, en 1861, de 7,937, représentant 176,975 journées (1).

La note que voici, remise par M. Baudry, établit l'état actuel des lits de notre hôpital :

Nombre total des lits.....		504	
Médecine.....	hommes.....	167	353
	femmes.....	186	
Chirurgie.....	hommes.....	71	119
	femmes.....	48	
Enfants, crèche, accouchements.....			32
		Total.....	504

L'entrée des malades en 1877, tant adultes qu'enfants, a été de 6,008.

(1) A. Husson, *loc. cit.*, p. 16, note, 1862.

§ VII.

Pour terminer la revue abrégée que je vous ai faite des illustrations de la Charité, permettez-moi de vous retracer les traits de deux maîtres que j'ai particulièrement connus, M. Rayer et M. Velpeau.

M. Rayer (1793-1867) était arrivé aux plus hautes positions médicales, par le travail et une activité sûre d'elle-même : membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, président de la Société de Biologie et du Comité consultatif d'hygiène, professeur de médecine comparée et doyen de la Faculté. Il fut médecin de l'hôpital Saint-Antoine en 1825, et il vint à l'hôpital de la Charité en 1832.

Je l'ai connu au moment où la Société de Biologie se constituait et, grâce à lui, j'ai été le plus jeune des fondateurs de cette Société, qu'il aimait tant, et qui parcourt si bien la route tracée par une vigoureuse impulsion.

Vous connaîtrez et apprécierez les travaux de M. Rayer sur la phthisie pulmonaire de l'homme et des animaux, sur la morve, sur le choléra, sur les maladies de la peau et les maladies des reins. C'est à la Charité, salle Saint-Michel, qu'il trouva, le 9 février 1837, le palefrenier Prost atteint de la morve, et qu'il démontra, par l'inoculation des pustules aux narines d'un cheval sain, la transmissibilité de la morve des animaux à l'homme et de l'homme aux animaux. En 1858, il fonda l'Association générale de prévoyance et de secours mutuels des médecins de France et M. Amédée Latour, son collaborateur, a retracé avec cœur et talent cet épisode de la vie de M. Rayer (1).

(1) Amédée Latour, *Eloge de Rayer* (*Annuaire de l'Association générale de prevoyance et de secours mutuels des médecins de France*, p. 79-105, 1868). — Voyez aussi l'*Union médicale*, année 1867, t. III, p. 450-458.

Avec sa belle tête imposante, encadrée de longs cheveux, M. Rayer fixait l'attention. Peu de maîtres ont eu autant d'élèves affectionnés et méritants. Il a toute sa vie aimé la Biologie embrassant l'étude comparée des êtres, animaux et végétaux, tant dans l'état de santé que dans l'état de maladie. M. Rayer était médecin observateur, ingénieux, sagace, et, par dessus tout, curieux passionné de la nature.

Ne croyez pas, messieurs, que je sois le *laudator temporis acti* du poëte. Vous valez ce que nous valions, et même si vous vivez plus que nous, en apprenant toujours, vous saurez plus et vaudrez mieux que nous. Mais nous voulions être appréciés par nos chefs de service ; notre exactitude à la visite du matin était scrupuleuse. C'est ainsi que, n'ayant point paru, vers la fin de juillet, sans avoir prévenu des motifs de mon absence, M. Rayer m'a envoyé l'Interne du service, en lui disant : « allez voir de quoi il est malade ». Nous étions fiers de cette confiance.

M. Velpeau (1795-1867) était absolument le fils de ses œuvres. Né dans le hameau de Brèche, situé entre Le Mans et Tours, il avait commencé obscurément; c'est à force de volonté et d'énergie qu'il avait atteint le premier rang (1).

M. le professeur Velpeau, dont l'enseignement clair et méthodique était des plus suivis, n'a jamais voulu quitter la Charité; il y est resté pendant trente-deux ans. D'une taille moyenne, mince, alerte, les bras croisés sur la poitrine, la main droite placée en dessus, le doigt médius relevé, à la suite d'une piqûre anatomique, M. Velpeau, dont le buste fait par Dantan jeune, est fort ressemblant, arrivait salle Sainte-Catherine toujours au dernier coup de l'heure. Il tirait une épingle de la pelote de son tablier et procédait à l'appel des élèves. Cet appel était rigoureux, sans merci ; le retardataire de quelques minutes se trouvait pointé, les pansements du soir lui incombaient, et ils étaient nombreux.

(1) Jules Béclard, *Eloge de Velpeau* (*Mémoires de l'Académie de médecine*, t. XXIX, p. xix-xliii, 1869-70).

Avec des dehors sévères et malgré le regard pénétrant de ses yeux noirs, sous d'épais sourcils proéminents, M. Velpeau cachait une grande sensibilité. Nous l'avons vu pleurer à la mort de sa fille et de son ami Toirac.

Je ne puis résister à vous dire aujourd'hui une recommandation que nous fit M. Velpeau en juin 1848, au moment des troubles qui amenèrent à la Charité un grand nombre de blessés; elle a marqué dans ma vie. Un émeutier, qui avait été ramassé après le combat des rues, se trouvait dans la salle Sainte-Vierge; il avait eu le bras gauche traversé près de l'aisselle par un projectile : la figure était bestiale, la voix enrouée, le geste cynique. Quand M. Velpeau, venu dans la soirée, s'approcha pour l'examiner, cet homme le frappa assez rudement, puis il le repoussa, l'injuria, l'appelant de beaucoup de noms impossibles à répéter, lui reprochant à lui, riche et cruel, de tuer les pauvres après les avoir fait souffrir. Sous le coup et sous l'injure, M. Velpeau ne sourcilla point; il sonda avec soin la plaie pendant que l'énergumène répétait avec variantes : aristocrate, mauvais riche, voleur, boucher, etc.

L'auditoire était frémissant, encore plus indigné que surpris. Le pansement fini, M. Velpeau se tourna vers nous : « Cet homme ne sait pas que je suis le fils d'un ouvrier et que j'ai été apprenti maréchal-ferrant. Tout ce qu'il a dit ne regarde que moi, vous ne devez pas vous en souvenir. C'est un malade, soignez-le comme je viens de le faire, que personne ne l'inquiète. Je le répète, c'est un blessé, rien de plus. » A la fin de la visite il ajouta : « N'oubliez pas ma recommandation. »

Etonné de ce calme, le blessé fut les jours suivants aussi docile qu'il avait été emporté. Il guérit vite, puis, reconnaissant à sa manière, il venait plus tard voir M. Velpeau à la consultation et lui montrait son bras.

Messieurs, la recommandation de M. Velpeau ne s'est pas perdue... Vous n'aurez jamais, je l'espère bien, à lutter avec l'incendie pour sauver les livres de votre bibliothèque et les observations que vous avez recueillies auprès des malades. Vous ne perdrez pas en quelques heures le fruit de longues années de travail. Cette

peine, je l'ai éprouvée; cette douleur aiguë, je l'ai subie. Et, lorsque je venais, après les funestes journées de mai 1871, de recueillir quelques épaves, j'ai trouvé un matin, dans un des lits d'une salle de l'hôpital Necker, une de ces femmes qui s'étaient nommées : les pétroleuses de la rue de Lille. Sachant probablement qui j'étais et où je demeurais, elle m'accueillit par des injures et des sarcasmes, se vantant de ce qu'elle avait fait. Vous êtes généreux, vous êtes justes, messieurs, et vous auriez été révoltés de cette audace malsaine et inique, comme vos camarades qui me suivaient et qui avaient lu un nom odieux sur la pancarte. Si je vous disais que je n'ai rien ressenti, vous ne pourriez me croire, mais en ce moment même je me souvins de M. Velpeau. Alors, j'ai maîtrisé l'indignation qui bouillonnait en moi; je me suis efforcé d'être aussi calme que possible; j'ai imposé silence à mon entourage en lui recommandant le secret médical. Puis j'ai interrogé la malheureuse, ni plus ni moins que ses voisines, et tous les jours j'ai passé quelque temps auprès d'elle. Enfin, lorsqu'elle a été soulagée, mais non guérie, car la phthisie héréditaire, activée par le vice et la débauche, ne pardonne pas, elle est sortie librement, n'ayant été pour nous tous qu'un des numéros de la salle Sainte-Eulalie de l'hôpital Necker. Et si je vous parle de ces choses, pour la première et pour la dernière fois, c'est que je suis sûr que pas un d'entre vous n'eût agi autrement que je l'ai fait, et surtout, c'est pour rendre hommage à la mémoire vénérée de mon maître M. Velpeau.

§ VIII.

L'heure est depuis longtemps écoulée et cependant je vous demande encore quelques minutes ; vous me pardonnerez si je me suis laissé entraîner par le charme des souvenirs.

Je veux vous donner un aperçu des malades actuellement dans les salles qui doivent attirer votre attention et sur lesquels j'aurai à vous parler. Une jeune fille est atteinte de stomatite ulcéro-membraneuse ou stomatite nécrohyménique ; ne vous étonnez pas de ce mot, que je prononce pour la première fois en public, je vous en donnerai la signification. Plusieurs cas de pleurésie, et un trop grand nombre de phthisiques avec indurations pulmonaires, me permettront de vous indiquer la grande valeur des vibrations vocales thoraciques, au point de vue du diagnostic des maladies de poitrine. Je vous montrerai un appareil aspirateur auquel j'ai apporté des modifications pour pratiquer plus sûrement la thoracocentèse. Deux intoxications graves : l'une chez une femme empoisonnée par le phosphore, l'autre chez un homme ayant avalé, par mégarde, une certaine quantité d'ammoniaque, me serviront pour des leçons sur ces empoisonnements.

La cirrhose hypertrophique, un fait de trichinose dont vous aurez la primeur, et enfin un très-intéressant malade atteint, au Brésil, du béribéri dont il est aujourd'hui guéri, me fourniront l'occasion d'étudier et de discuter d'intéressantes questions.

Laissez-moi, en terminant, vous dire toute ma pensée. J'espère, par ces leçons, où j'aurai la plus entière franchise, mais où, avec le respect des personnes, je discuterai librement les idées, pouvoir vous servir dans vos examens et vos concours. Vous connaissez

cette vignette elzévirienne, représentant un homme qui lance le grain à pleine volée dans les sillons; comme lui, je jetterai le grain, à vous de le recueillir et de le faire fructifier.

6 juin 1878

FIN

PARIS. — Imprimerie Cusset et Cᵉ, rue Montmartre, 123

MEDICINA ANTICA E MODERNA
BERTOCCHI
LIBRERIA ANTIQUARIA
Strada Maggiore, 70
BOLOGNA
(ITALY)